

«UNE CROISIÈRE AVEC TABARLY ...»

(par GIANCARLO TOSO)

Ce n'était pas une bonne année en 1986 pour le Grand Zot. Toujours au mouillage à l'anse Mitan en Martinique, il attendait un éventuel locataire. Cependant, il survint. C'était un invité illustre: Eric Tabarly. Oubliant les équipements spartiates du bord, le célèbre navigateur avait été séduit par le charme du bateau. Il avait accepté sans hésiter mon invitation à embarquer et, le lendemain, petites fournitures et vin rouge en mains, nous avons mis le cap sur les Grenadines.

Il était accompagné à bord de son épouse Jacqueline, Marie Anne de ses deux filles, et de deux de ses garçons, les marins des grandes entreprises: Marc et Philippe. Ces deux-là avaient participé quelques jours avant, à la récupération de la Côte d'Or, catamaran qu'Eric avait abandonné au large de la côte de Brest avec une coque endommagée. Au revoir de la Route du Rhum. Il les avait emmenés en croisière avec lui pour les remercier.

Tout ce qu'il avait à faire, Tabarly, était d'aller faire de la voile. Quand j'ai demandé à sa femme Jacqueline ce qu'il pensait de cette passion qui poussait Eric à la mer, aussi bien au travail qu'en vacances, elle m'a regardé et a haussé les épaules, écartant les bras, inconsolable: "Il est trop!" Il en était ainsi, il faisait partie de la génération de ces « garçons » auxquels il importait peu d'avoir un sou en poche, de toute façon, ils étaient payés pour avoir le pont d'un bateau sous leurs pieds.

Je pense qu'elle a reconnu en moi la même chose que dans les yeux de ces "garçons". Bien sûr, peut-être n'avions-nous plus l'âge, comme on dit, mais notre tête, nos idées et notre passion, toujours tournés vers le bateau et uniquement vers le bateau, étaient toujours là. Et puis l'argent, qui manquait toujours pour l'achever, mais dans l'intervalle, il naviguait. C'était tout. Elle se souvint dans une vieille diapositive: Eric et Jean Lacombe, avec de vieilles bâches recouvertes de vêtements de ville, sur de petits bateaux sans rails, sans chandeliers ni autres équipements de sécurité. Une coque, un arbre, une voile et il traversait l'Atlantique.

Il était resté fidèle à cette simplicité. Il jouissait d'une illumination primitive à bord du Grande Zot. Il lisait dans le carré, assis à côté de sa femme, cuisant à la lumière sifflante de la lampe à pétrole. Même atmosphère détestée par les clients payants: l'eau était mauvaise, pas de lumière électrique, pompes manuelles, lampes à pétrole. Nous dinions sur place ou dans le cockpit toujours avec la présence lumineuse de l'ampoule portugaise qui grésillait, sifflait et craquait pour demander plus de pression. Bref, c'est ce qu'Eric Tabarly appréciait grandement sur mon bateau. Et surtout la navigation: "Vous avez un très beau et bon bateau", m'avait-il dit le dernier jour, lorsque nous nous sommes dit au revoir à l'hôtel Baquà à la Martinique.

Usant de peu de mots, voire très peu de mots, Eric était cependant d'une compagnie agréable. Il nous racontait quelques brèves histoires, mais jamais de grands récits. Je me souviens de son histoire à propos du douanier de Newport: à son arrivée, vainqueur de son premier Ostar, Eric avait un jour d'avance sur les autres et était absolument dépourvu de tout document d'identité. Dans l'excitation de son départ de Plymouth, il n'avait apporté aucun document avec lui: pas de passeport, pas de carte d'identité, pas de permis de conduire ou de carte. Aucun visa pour les États-Unis. Rien du tout. L'agent des douanes l'a confiné dans un coin du port et l'a mis en quarantaine. Quand le lendemain,

les autres concurrents sont arrivés, le douanier a dit: "Tu es bon, ce n'est pas comme ce gars là-bas sans aucun papier! »

Quelques années plus tard, alors qu'il était déjà célèbre, la même histoire se produisit avec le même douanier, cette fois encore sans documents. Il avait un bateau plus grand et tout le monde le connaissait. Mais le douanier imperturbable l'avait de nouveau confiné à la quarantaine.

Eric Tabarly semblait affecté par ces épisodes d'intolérance des gens à terre, avec leurs règlements, ordonnances, papiers, etc. tous les liens que Tabarly ne pouvait plus supporter, et qui avait contribués à faire de lui un marin. Pour lui, la mer et les bateaux étaient la vraie vie, réelle et normale et donc sans problèmes. Ses exploits, qui étaient pour nous légendaires, il ne les considéraient, ni intéressants ni dignes de mention. Il aimait diriger les bateaux avec une barre franche: assis au vent, sur le dessus du cockpit, sans coussins, il barrait ainsi pendant des heures se tenant au cabestan, conduisant le Grand Zot comme jamais auparavant. Je pense que personne ne s'offusquera si je dis qu'il a été le meilleur timonier du grand Zot. Il ne se fatiguait pas pour faire fonctionner le bateau et n'envoyait jamais les voiles dans des temps de grandes turbulences. Surtout au près. Il ne faisait jamais de près serré. Il faisait marcher le bateau vite.

Je me souviens, il y a quelques années, lorsque je courais dans la classe Fireball, j'ai été battu et humilié (je pensais être bon) par un barreur suisse qui, juste dans le vent, m'a infligé une baston si dure. "Mais comment faites-vous pour naviguer si près du vent?" lui ai-je demandé. «Vous voyez - a-t-il répondu - pour serrer le vent au plus proche, il faut aller vite et pour aller vite il faut être calme et reposé». C'était vrai!

Je n'ai jamais appris cette règle, mais Tabarly la connaissait . Et là Dieu m'en soit témoin, le vent et la mer sont montés avec puissance et rapidité et au final, nous sommes toujours restés au vent. Je le dis encore à tout le monde, s'il voyait une voile devant lui, il n'était pas heureux, s'il ne l'atteignait pas il ne s'en remettait pas. Cela a aussi été le cas avec Pen Duick, rencontré dans le canal de Saint-Vincent. Nous sommes arrivés aux Pitons de Sainte-Lucie, en couple avec la grande goélette noire. Des salutations chaleureuses de respect ont été échangées entre les deux équipages.

Tout le monde savait que Tabarly était à bord du Grand Zot; la rumeur s'était rapidement répandue dans toutes les îles. À Bequia, il y avait beaucoup de skippers et de marins pour saluer le grand navigateur. Nous étions amarrés devant Frangipani et les dériveurs couronnés du Grand Zot. Tous ses anciens garçons qui avaient navigué avec lui dans le monde entier, étaient maintenant capitaines ou marins de bateaux de charter, ou de grands bateaux privés.

Moi aussi j'ai eu mon moment de gloire: il m'a présenté à tout le monde et il ne m'a jamais quitté dans les conversations. Il était très poli et à la baie de Marigot à Sainte-Lucie, me voyant parler à terre avec ses amis, il nous a rejoint et a pris part à notre conversation.

Il y avait Nini Sanna, Mario Caramel et d'autres dont je ne me souviens plus maintenant. Il était amical avec tout le monde, répondant toujours aux questions les plus triviales.

Les deux garçons, Marc et Philippe, qu'il avait amené à bord, semblaient appartenir davantage à la race des primates qu'à la race humaine: toujours monter et descendre les mats et les vergues, pour effectuer des contrôles et de la maintenance. Le calorifugeage, le gréement fixe et le gréement courant ont été vérifiés pendant la navigation, des modifications et des améliorations ont été

apportées Tout cela sans que Tabarly ne leur demande quoi que ce soit. Je crois que des activités similaires s'effectuaient dès qu'ils étaient à bord et avec lui à bord de son propre bateau. Ainsi, ils ont attiré l'attention et la reconnaissance de leur ami skipper y compris durant les futures navigations. Comme il était normal d'arranger les voiles et les bouts d'amarrage, de tout mettre en ordre et de toujours demander s'il y avait autre chose à faire.

Jamais Eric n'a fait le skipper. À bord du Grand Zot il était un marin simple et efficace. Une fois, l'ancre secouait grandement et, quand ils m'ont donné le feu vert, le bateau marchait déjà à deux nœuds. Prendre les passes et naviguer lui était très facile. Inébranlable, même au risque, d'envoyer un bateau français s'écraser devant lui: lorsque le skipper furieux s'est retourné pour protester, il a reconnu le grand Eric Tabarly à la barre, il s'est immédiatement mis à crier à corps perdu. Mais Eric n'a pas daigné répondre, il était impatient. Après la bouée, le Grand Zot est entré dans le vent du canal de Bequia et il n'avait dès lors, ni le temps ni le désir de se livrer à un abordage tardif.

Sa femme Jacqueline, très jolie et patiente, était une charmante compagne à bord. Elle a corrigé mon français, elle a goûté le café italien, le moka du bord et fait extraordinaire, a adoré les pâtes al dente. Ces deux choses étaient de ma responsabilité, le reste elle l'a fourni rapidement et efficacement.

Un soir en mer, elle demanda à Eric s'il pouvait servir le dîner avec la méthode Tabarly. Cela consistait à faire cuire dans une seule marmite tout, à la laisser sur le poêle pendulaire et chacun, à son tour, descendait et mangeait, lavait le plat et la cuillère et les passait au prochain marin. Cette méthode pouvait être simplifiée en mangeant directement dans le pot. Je suppose que dans la navigation, seuls les hommes l'ont fait. Ce n'était pas normal d'être formels à ce propos. Il ne m'a jamais demandé pourquoi il n'y avait qu'une seule toilette sur la Grande Zot. Pour lui, c'était suffisant et déjà bien. Nous étions tous d'accord: moins nous l'utilisions, mieux c'était. Tous les culs « hors du bord, étaient les bien venus.

C'était donc ma croisière avec Eric Tabarly. Calme, agréable, sécuritaire. Pour eux, Eric et les garçons, le bateau n'était pas une affaire grave et tragique. C'était leur jeu, avec des règles, mais fondamentalement une chose joyeuse. Bien qu'Eric ait un jour ennuyé Jacqueline en mettant la petite Anne dans le sac que fait la grand-voile entre une brancarella et une autre. La petite a échappé à son contrôle et est partie à quatre pattes le long de la flèche indomptable de la bôme, et la flèche de la Grande Zot fait dix mètres de long! Il a fallu que Marc, comme Tarzan, vole le long de la grand-voile et retrouve la petite Anne sous les yeux calmes de sa mère. Cette fois, Eric jeta un coup d'œil sévère à Jacqueline. Comme d'habitude, il était silencieux. Pour elle, le bateau était une bonne chose, un ami enjoué qui ne pourrait jamais blesser le bébé.

Pour sa fille comme pour le pauvre Eric, plusieurs années après cette escalade étrangement interdite, elle ne comprenait toujours pas. Et le jeu est devenu tragique.